

Cher Grand-père,

Malgré nos différents et les tensions dans la famille, je t'envoie ce carnet joint à cette lettre. Je sais que tu t'intéresses de près aux explorateurs du XVII^e et notamment aux buts de leur voyage. Et lors d'une de mes expéditions dans les hautes montagnes Russes, je vis un bout de cuir dépasser de la neige. Un journal de bord d'une certaine "Léonora de la Bruyère" morte dans une avalanche sûrement sur cette montagne. Je suis allé chez le relieur qui a malheureusement dû utiliser des anneaux pour qu'il ne tombe pas en morceaux. Cela perd en authenticité...

En espérant que tu n'aies pas changé d'adresse depuis ma dernière visite.

PS: Personne ne sait si l'exploratrice est parvenue à son but mais en tout cas la maladie a été indiquée

Affectueusement,
ton petit-fils Jack



5^e B

Journal

De

Bord

Leonard de la Bruguère



Aquarelle de ma famille que j'aime
regarder pour me rappeler les
moments heureux. On y voit mon père,
ma mère, ma petite sœur, Anna, et moi.

18 juin 1720, Bretagne

Cela fait plus de six mois que la Bretagne est victime d'une épidémie mortelle. Après ton décès, François, mon mari, j'ai décidé de partir à la recherche d'un remède contre cette maladie. L'Éphémère prend la mer, je jette un dernier regard vers ma terre, prochaine destination, l'Angleterre. La mer est calme, le vent nous porte, le temps est propice aux voyages. Les heures passèrent sans qu'aucune manœuvre fût à faire.

Soudain un bruit assourdissant retentit. Le ciel s'assombrit. Des éclairs déchirèrent les cieux, un vacarme se fit entendre faisant trembler jusqu'à

la coque du navire. Le bateau
partit à vau l'eau. Les vagues
jetaient sur le pont des trombes
d'eau de mer et quelques
matelots, pris de surprise, glissèrent
sur le pont et manquèrent de
tomber à l'eau. Les éléments
déchaînés ballotèrent le navire
durant ce qui nous semblait être
une éternité. Enfin les nuages
s'écartèrent, nous dévoilant le port
de Folkestone.

A Mlle Léonore De la Bruyère

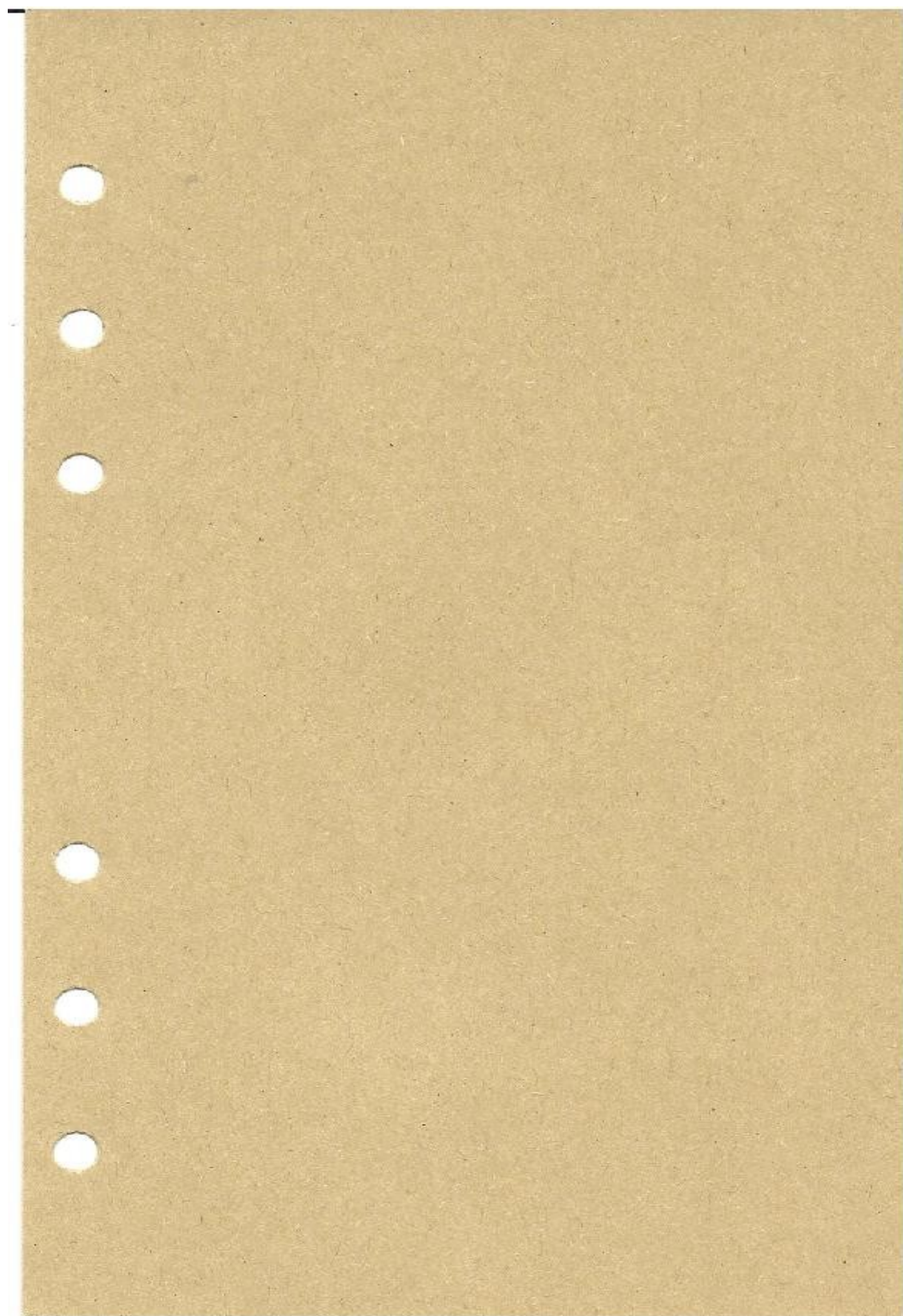
Léonore! Tu sais que je me suis opposé à ce voyage et pourtant tu le fais, tu sais que tu pourrais faire perdre aux De la Bruyère tout leur honneur et pourtant, tu es devenue exploratrice du jour au lendemain mais ce que tu ne peux pas savoir, c'est le sang d'encre que je me fais. Je n'ai plus d'ongles non plus, et pour cause je ne sais même pas si tu fais encore partie du monde des vivants. Je reste, avec ton père, saucé à la maison, que veux-tu que je dise à nos invités? Notre fille, à qui nous avions prévu un bel avenir et un somptueux mariage n'est plus en ce moment je ne sais où? Non! Il nous reste de la dignité. Et peut-être ne serait-ce qu'un instant imaginer le nombre d'accidents qu'il pourrait t'arriver si ce n'est déjà fait: pirata, naufrage...? Ils sont nombreux. Tu as été éduquée pour tenir un foyer, pas un bateau. Rentre ou, au moins, donne-moi de

Tes nouvelles.

Et je t'aime.



Affectueuxment,
Ta mère.



20 juin 1720, Angleterre

Nous avons accosté à Folkestone. D'après

la lettre envoyée par l'herboriste, un certain "Oliver Mcleey" nous sommes à moins de quatre lieues en calèche de son échoppe.

Pour un peu d'argent, un homme a accepté de m'accompagner malgré le fait que nous allions chez l'herboriste, le fou de la ville, celui que tout le monde redoute.

Cette échoppe n'est pas vraiment banale : elle est haute et étroite, le toit croule sous le poids de la mousse et du lierre grimpant de part et d'autre de la façade. Un panneau brinquebalant indique :



"Oliver McLeey, à vos risques et périls." Vraiment très rassurant.

Une fine pluie se met à tomber. Nous entrons. Personne. Pas un bruit. Seul le clapotement de l'eau qui ruisselle entre les poutres usagées se fait entendre. Plouf! Plouf! Plouf!

Soudainement, un vieux monsieur me surprend : ce doit être l'herboriste. Il porte une longue barbe blanche et sent l'alcool, la moisissure et le tabac.

Après une longue discussion inutile, je prends la recette et m'éclipse de cette étrange échoppe.

Je rentre exténué de ma rencontre avec H. McLeey.

Après avoir prévenu l'équipage de
notre départ imminent, nous nous
reposons en sirotant un verre
de rhum.

Cap sur  Cuba.

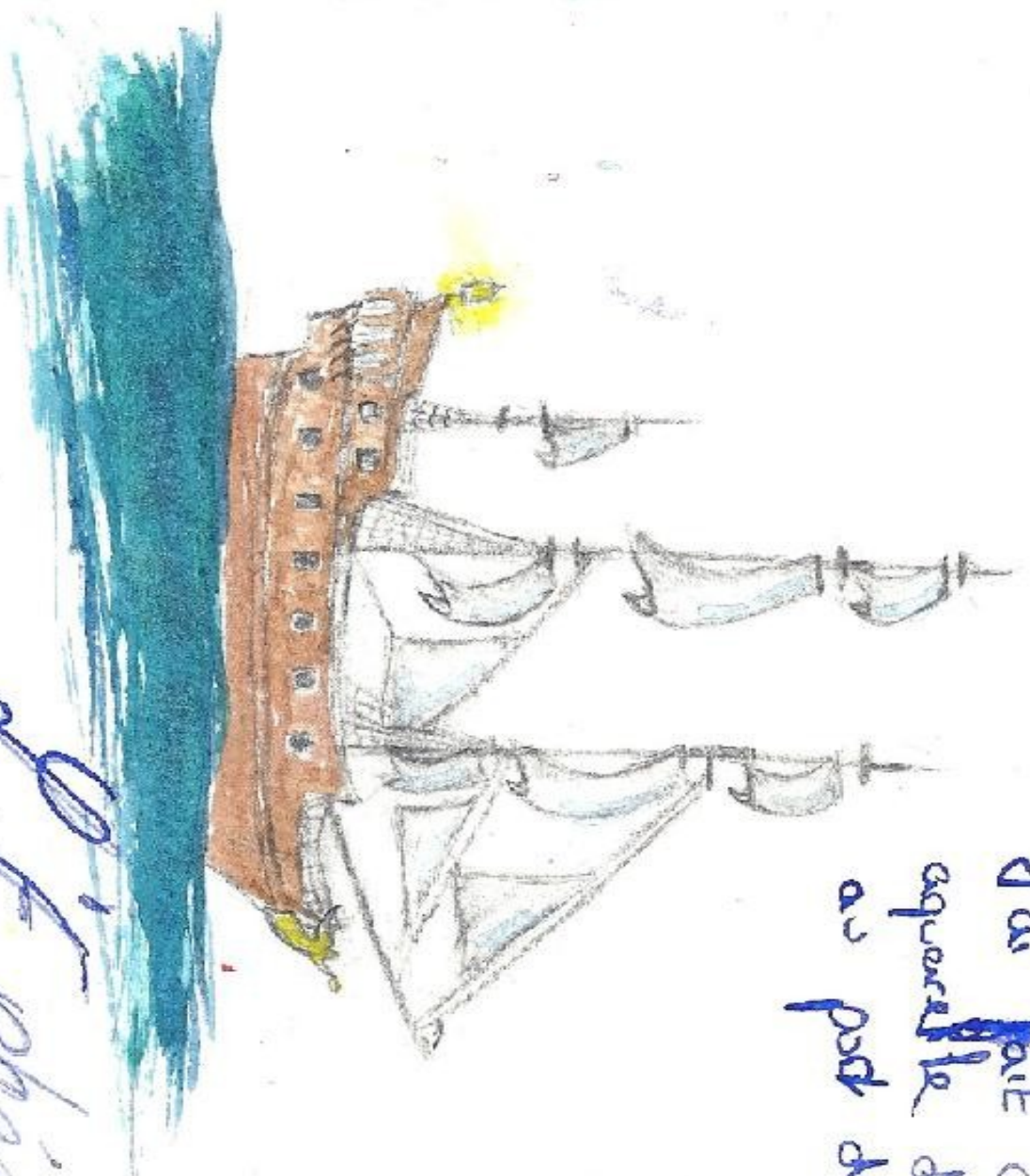
herboristerie et
autres merceries

Oliver Holley

12 impasse des lilas

Wickstone Angleterre

J'ai fait cette
aquavivante des bateaux
au port de Folkestone.



à l'éphémère

Remède

- Une fleur d'ananas de Cuba
- Du gingembre du Cameroun
- Une gousse de vanille de Madagascar
- Une algue Blanche du Cap
- Du safran d'Inde.
- Un bouton de fleur de cerisier du Japon

Le mélange doit être impérativement fait en Russie dans les montagnes glacées.

2 juillet 1720, Cuba

Vingt jours que nous marquons
depuis l'Angleterre; nous sommes à la
recherche du premier ingrédient
de notre recette! Une fleur d'ommes.

TERRE! Les rigie a vu la terre! Dans
le bateau ce fut la fête! Les marins,
faibles de n'avoir point mangé,
utilisèrent leur dernières forces
pour hurler de joie et se réjouir
avec le reste des bouteilles remplies
du peu de rhum qui restait.

Une fois l'ancre jetée par les bras
musclés des marins, les trois
barges furent descendues à l'eau.

Les hommes se jetèrent dans les
esquifs fragiles à une quinzaine
de coude. Mon plus jeune
motelet se jeta dans l'eau et
ressortit plus loin ruisselant d'eau.

Les mer deire se jette sur la
plage de Cuba. Une fois les bergues
amarreées, nous débarquâmes.

Les marins installèrent un camp
de fortune. Après avoir pris un
peu de repos, nous nous répartîmes en
équipes pour cueillir les fruits
juteux et chasser du petit gibier pour
le saler et le conserver.

Cette tâche accomplie, il fallut aller
chercher la fleur d'Inornes. D'après
nos renseignements fournis par
l'herboriste, elle se trouve près
d'une source d'eau spitonte qui est
soutenue par les Indigènes de la
région. Nous remontâmes le petit
cours d'eau qui se jette dans la
mer en pensant qu'il nous
mènerait peut-être à la source
soutenue. Après plusieurs heures de
marche, nous arrivâmes dans
une rivière où un affluent vient
se jeter dans le torrent. Il fallut
se séparer !



Je pris cinq hommes avec moi
et le reste partit avec mon
second. Une fois les groupes
formés, nous partîmes chacun
dans notre direction en se donnant
rendez-vous ici. Nous continuâmes
notre marche épuisante. Le
sentier commence à monter,
nous nous approchons du centre
de l'île qui est en fait une
colline escarpée. Au loin, nous
pûmes entendre des bruits d'une
estermouche puis ceux que l'on
pousse quand on est satisfait
de soi-même. Nous espérons
que ce n'était pas nos compagnons.
La nuit tombe... Il fallut camper.

Le lendemain matin, après une nuit de sommeil agitée à cause des moustiques, nous reprîmes la marche. Les heures passaient, notre groupe était fatigué. Nous fîmes une pause. Dans le silence de la forêt, nous entendîmes un petit bruit d'eau et de remous qui venait de plus haut dans la montagne. Moi et mes hommes nous élançâmes.

VICTOIRE!

De belles fleurs jaunes lumineuses
étaient enracinées dans le sol à
proximité d'une source bouillonnante.
Des petites bulles s'échappaient de
l'eau. C'était l'endroit décrit
par l'herboriste. Je demandais
à mes compagnons de vérifier la
nature exacte de ces fleurs. C'était
bien des fleurs d'ononcas ! Alors,
ce fut la joie ! Les moines étaient
excités par cette première découverte.
Il fallut décaper les fleurs et les
mettre dans des boîtes. Mais,
au moment de partir, nous
entendîmes un bruit sec.

Le plus jeune matelot s'effondra,
avec dans son cou une aiguille.
Puis bientôt trois autres tombèrent
la même aiguille plantée dans le
cou. Des filets se tendirent et
nous fûmes emprisonnés dans
leurs mailles. Nous fûmes entraînés
dans le fort et emmenés dans
un petit village composé de huttes
en torchis et en boue. Nous
fûmes enfermés dans une cage
constituée de bambous et de lianes
avec nos compagnons, Les indiens
nous laissent pieds et



31 juillet 1720, Cameroun

Nous abordâmes ^{sur} la côte, plus
précisément au Cameroun. C'est
une terre aride et rouge. Nous
arabâmes dans une chaleur
étouffante, lorsque nous entendîmes
un rugissement. Nous sortîmes nos
armes, nous étions prêts à nous
battre. Mais ce n'était qu'un

homme qui élevait deux lions
et trois lionnes. Les cinq lions
se tenaient assis autour de l'homme.

Je dis à mon équipage de laisser
les armes et je m'approchai de lui.

Nous commençâmes à parler et il me
dit s'appeler Seydou Boudou-Djogo.

Je lui racontai mon histoire et lui
expliquai les causes de mon arrivée
sur le côto. Il accepta de m'aider
pour trouver du gingembre. Il
me demanda en contre-partie
de l'aider à délivrer ses
ingénieurs noirs esclaves. Ce ne fut
pas très difficile, leurs maîtres
étaient maigres et frêles et ils
n'ont pas hésité à libérer les
esclaves quand ils ont vu nos armes.
Seydou nous accompagna jusqu'à
une échoppe près de la ville et me
donna trois cents écus pour acheter
dix grammes de gingembre. Je
l'achetai puis je retournai au bateau.

Le soir on vit près mon
équipage et, par un mirage;
je vis un magnifique oasis. Je
me dirigeai vers l'oasis, mais
comme je l'ai dit, c'était un
mirage! Heureusement, nous
remontrâmes sur le Nivis. Et
maintenant, direction le Cap de
Bonne espérance!



Ma chère Léonore,

J'espère que tout va bien au cours de ton dangereux voyage. En tout cas ici, la vie est difficile. Cela fait déjà cinq mois que tu es partie, tu manques déjà à ton père. Tous les habitants attendent le remède, car la petite variole commence à se répandre dangereusement. Nous attendons ton retour avec impatience.

Mes Amitiés

Winston Smith

De M. Smith
Londres (Angleterre)

À Mme. De la Bruyère
- Port de Cuba -
(Cuba)

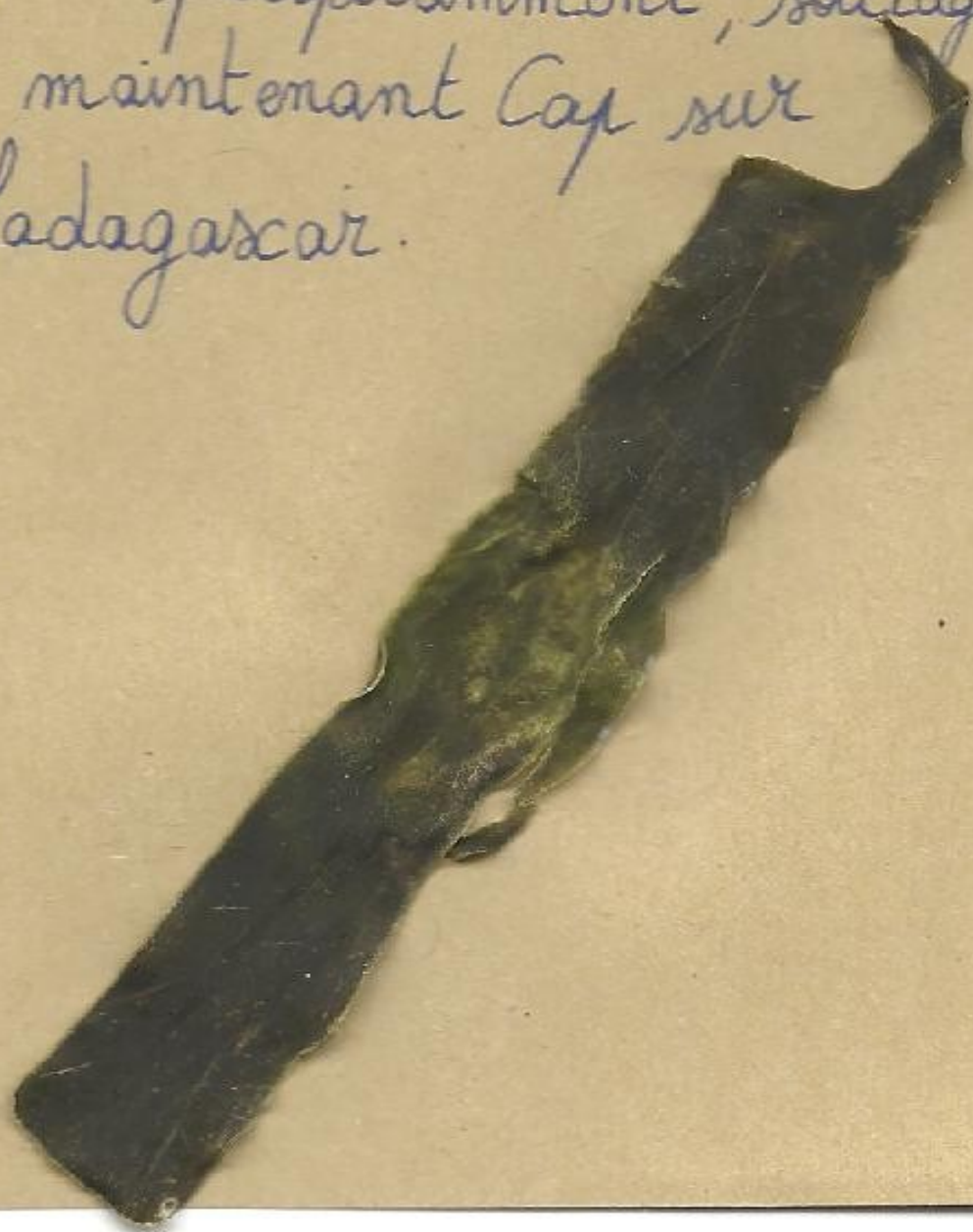
14 août 1720, Le Cap

Après une navigation fluide et un accostage sur la plage du Cap, je demandai aux habitants où nous pourrions trouver cette algue rare (l'epolus). Les habitants me répondirent qu'ils avaient vu un bateau englouti sous la mer. Il transportait sûrement cette algue. Il fallait alors trouver du matériel pour plonger. Je me rendis dans un petit village de pêcheurs sur une montagne entourant le Cap. Les pêcheurs devaient sûrement avoir le matériel adéquat. Je croisai un vieux pêcheur qui proposa de me

donner une sorte de combinaison
en cuir relié avec un tuyau de
trois mètres. Je m'élançai donc à
l'aventure. Je longeai le bord de
la plage avec l'Ephémère quand
la vigie aperçut une grande tâche
foncée. Je descendis dans l'eau
vêtue de ma combinaison et je vis
l'épave, un grand bateau de pêche
d'un rouge vif.

Je pénétrai à l'intérieur et
tombai nez à nez avec un requin !
Je paniquai. Affolée, je piochai dans
le tas d'algues et je remontai à la
surface. A ce moment-là, le requin
rompit le tuyau qui me donnait de

l'air. Je suffoquai, et eus le temps
de voir mon second venir à
mon secours, le seul qui savait
nager. Il me remonta à la surface
et je m'évanouis. Lorsque je me
réveillai, je vis l'algue et la
pris précipitamment, soulagée!
Et maintenant Cap sur
Madagascar.





24 aout, 1720, Madagascar

L'Ephémère, notre fidèle
navire, nous amena sans encombre
à Boliara, ville portuaire de

Madagascar; notre but: trouver
une gousse de vanille séchée. Avec
l'équipage, nous installâmes le
campement. Nous commençâmes à
préparer le repas: une spécialité
locale, du orabe farci dans des feuilles
de bananier cuit dans des foyers creusés
à même le sol!

Après s'être sustentés, et s'être
bien installés dans le
campement, nous nous dirigeâmes
vers le centre de Boliara pour
trouver un guide apte à se frayer
un chemin dans la jungle, pour

Antsiranana

Mahajanga

Forêt

champs
de
vanille

Toliara

Mangrove

traverser la mangrove et éviter les
pièges qui peuplent cette forêt. Si
tout se passe bien, nous repartirons le
lendemain soir pour poursuivre notre
quête.

Il fait nuit depuis plus de cinq
heures déjà et je vais enfin me
coucher pour bien entamer la journée
de demain.

Le réveil est dur mais l'excitation est
palpable et m'aide à tenir le coup.

Avec une partie de l'équipage,
nous rejoignîmes le port. Là, notre
guide, une jeune fille originaire de
l'île, nous attend. Elle se
prénomme Mayada. Nous embarquâmes
dans une petite barque pour traverser
la mangrove. Nous nous enfonçâmes
dans la jungle épaisse. Je vis les

terrifiants yeux jaunes des crocodiles
verts, avec Bernard, Kaul et la vigie,
Louis, nous mêmes pied à terre, au
cœur de la forêt.

• Nous marchâmes pendant des heures,
et arrivâmes enfin à notre destination.

• la plantation de vanille.

Après avoir longtemps dialogué avec
les planteurs et négocié la gousse de
vanille, nous l'avons. Une heure plus
tard, nous entamâmes le trajet du
retour. Le soleil était à son apogée,

• brillait beaucoup, il provoquait
une chaleur suffocante. Malgré tout,

• la jungle restait très sombre et
effrayante, quelques rayons de lumière
traversaient le feuillage épais.

• Soudain, j'aperçus un bébé tigre

sur le point de se faire engloutir
par un énorme sauro-pode. Nous le
sauvâmes in-extremis. J'en confiai
la garde à la jeune guide qui nous
accompagnait depuis le début de
notre expédition.

Nous rentrâmes au campement et
décidâmes de reprendre le large.



gousse de
vanille issue
d'une plantation
malgache 1720

8 septembre 1720, Inde

À environ 7h du matin, nous
arrivons en Inde. Trois jeunes
hindous nous accueillent. Ils
sont très gentils et me font
visiter une partie de leur pays,
les rues commerçantes. La pluie
ruisselle sur les marches solents.

Ils m'accueillent dans leur
tâpi. Je leur demande comment
trouver du safran. Ils m'emmènent
sur le Mont Spitont en
m'expliquant que je trouverai du
~~safran~~ dans un port à quelques
kilomètres de là. Sur le mont
Spitont, l'eau coule avec grâce
et clarté dans cette magnifique
cascade.

Après les avoir remerciés de m'avoir
montré un endroit aussi magnifique
et de m'avoir donné des renseignements,
je rejoins le bateau pour partir
à la recherche du port. Quelques
temps après, nous arrivons au
Brt de Murnleci. Il y a un énorme
marché. Je trouve le safran, l'échète
et repart au bateau. Cap sur le
Japon.



Chère Léonore,

J'espère que tu vas bien, je ne suis pas sans
remords de t'avoir laissée, t'embarquer dans
ce voyage périlleux. Cependant, je sais que
tu parviendras à la fin de ton pèlerinage.
Ici, tout se passe bien. Mère m'a écrit
régulièrement, elle va bien, malgré le
fait qu'elle se fait un sang-d'encre
pour toi... Je me réjouis, ~~juste~~ j'arrive
bientôt au terme de ma seconde année
à Saint-Cyr, et tout va très vite, nous
~~serons~~ serons bientôt présentés au roi! Et te
laisse sœur Thérèse m'appelle, j'espère que cette
lettre te parviendra sans encombre.

Ta sœur, Anne

De Mlle Anne de la Brunière

- Courvent de St - Cyr -

À Mme Léonore de la Brunière

- Port de Bombay -

(Inde)



22 septembre 1720, Japon

Après être arrivé à Orche, nous

demandâmes à des passants où
nous pourrions trouver des fleurs
de cerisier. L'un d'eux nous dit
qu'il y en avait dans les campagnes
alentour, mais pas ici. Il ~~faisait~~ nuit.

Nous trouvâmes une auberge pour
nous abriter d'une ondée. Nous
dormions à poings ~~fermés~~ fermés quand je
me réveillai à cause du bruit de la
pluie. Je me recouchai en écoutant
les gouttes qui faisaient: plouf, plouf,
plouf. Le soleil se leva, nous
nous préparâmes pour reprendre la
route.

Nous nous rendîmes à Kyoto, la plus
grande ville proche d'Osaka.

Arrivés à Kyoto, nous nous
dépêchâmes de ramasser des fleurs
de cerisier et de persica. Sur la route
j'aperçus une espèce de fleur de
cerisier, je l'achetai pour la mettre
dans le carnet. Puis nous reprîmes
notre route. Et nous quittâmes
l'île pour nous rendre en
Russie.







14 octobre 1720, Russie

Nous accostons au port de Moscou.
Après avoir chargé nos provisions,
ainsi que la précieuse noix de coco
contenant le remède vital sur
des gros mulets. Direction les hautes
montagnes.

Le trajet est long et fatigant.
J'essais de ne pas penser à mes
proches. Mes mère se font un
song d'encre... Ma sœur dans
son couvent... Mon père, mon
cher père, si mal en point que
j'aimerais tant revoir... Mes
olmes de chambre si douces...
Ils me manquent tous tant...

Sont m'en apercevoir une lame
coule. Je l'essuie immédiatement.
Non mais! Une capitaine ne pleure
pas! Surtout si près du but...

Nous nous réveillons en sursaut!
La montagne gronde. Nous croyons
d'abord à un orage mais c'est
une tout autre catastrophe qui
nous attend. Une avalanche
dérègle la montagne et
engloutit tout sur son passage.

M. Charles Delabroyère

Ma fille, ma chère fille, je sais que tu cherches ce remède mais je suis de plus en plus fatigué. Je crains qu'il ne soit trop tard quand tu reviendras. J'ai tout essayé pour tenir mais je sens que mon temps est compté. Le médecin me dit qu'il me reste un an mais je suis persuadé que c'est moins... Je sais que tu fais de ton mieux, et je suis sûr que tu y arriveras mais fais-le vite, je voudrais voir ton doux visage une dernière fois. C'est l'heure de dîner, je dois te laisser. Je t'en supplie, donne-moi de tes nouvelles car je crains que ta mère ne tienne plus très longtemps non plus.

Affectueusement, ton père.



De Monsieur de la Bruyère.

Château de La Bruyère.

À Mme. Léonor de La Bruyère.

Port de Mormansk
(Russie)



Le journal a été créé par la classe
de 5^èB du Collège Les Bruyères de
Comberoxe.

Ivan Aksas

Aaron Zarrouk

Violette Asseraf

Carla Benguigui

Nicolas Bernardis

Arthur Berilis

Guillaume Boucq

Victor Bouvion

Giulia Boucq

Lauriane Brochard - Gibert

Zoé Cazenoves

Louis Ciépier

Sara Damoran

Ariane Gut

Adam Jaouani

Paul Jardy

Agathe Jauffrès

Elysaeth Jérandet

Rodrigue Kaplo - Djogo

Amouk Labroye

Sixtine Le Herle

Aurèle Lespinasse

Nathieu Marette

Emma Montéan

Alexandre Notte

Simon Palayer

Gabriel Rassi

Lara Soyser

Louis Tournon - Coletti

sous la direction
de M. LEROY,
professeur de français